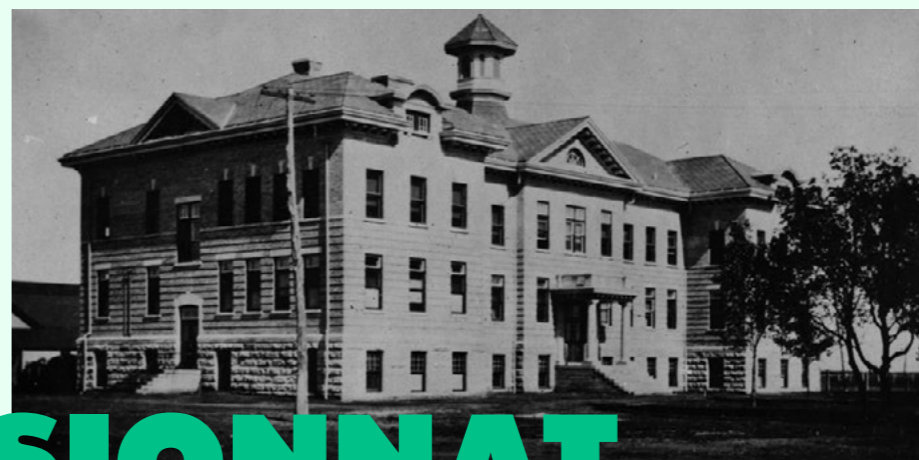


TÉ MOI GNA GES

POURQUOI ?

Dans le cadre de la réconciliation avec les Autochtones et question d'honorer les survivant.e.s des pensionnats, j'ai invité Jacques Newashish, Konwatsitsa:wi Meloche et Soleil Launière à partager leur histoire, leurs impressions, leurs souvenirs. Parce qu'il est primordial que ce pan sombre de notre histoire nous soit raconté par ceux et celles qui l'ont vécu.

- S. Cardi



© Canada. Ministère des mines et des relevés techniques. Bibliothèque et Archives Canada

LE PENSIONNAT DE POINTE-BLEUE

PAR JACQUES NEWASHISH

Lorsque je suis parti pour la première fois, loin de ma famille, j'étais content de faire un voyage avec mes amis. Je ne savais pas où nous allions. Je n'ai jamais versé de larme, j'étais euphorique à l'idée de découvrir un monde différent. Lorsque je suis entré dans la bâtisse, c'était exaltant, nous courions dans une grande salle, où nous allions jouer. Rapidement, le rêve s'est assombri. On nous assignait un numéro, tout le monde avait les cheveux rasés, nous devions être en rang du plus petit au plus grand, les filles séparées des garçons. J'étais donc séparé de ma petite sœur et de mes tantes. Dès la première nuit, nous ressentions l'éloignement, l'ennui et le désir d'être chez soi. Plusieurs sanglotaient, ce qui n'aidait pas à notre sentiment d'abandon. Une bonne partie de mon enfance s'est déroulée au pensionnat. Bien sûr, les murs de ce système nous ont transformés. Aujourd'hui, je me rends compte que d'être séparé de ma famille de manière répétitive m'a amené à couper facilement avec les relations familiales. L'environnement d'humiliation dans lequel nous

vivions a eu des répercussions sur chacun de nous. L'humiliation, venant tant des responsables religieux que de certains d'entre nous, créait une atmosphère de peur constante. Je me souviens avoir été un enfant qui tentait de se fondre parmi les autres, pour ne pas être visible, pour ne pas être chicané ou ridiculisé. J'ai passé neuf ans au pensionnat de Pointe-Bleue. Plusieurs souvenirs m'échappent, comme si mon subconscient avait décidé de passer à autre chose. Je me souviens encore des moments difficiles mais aussi des meilleurs moments, comme les tournois de hockey dans la région. Les années passées là-bas m'ont forgé et éduqué. Je me demande, est-ce que je serais le même aujourd'hui si je n'y avais jamais été ? Parfois, quand je repense aux sentiments d'amour, d'affection et de reconnaissance qu'on nous a empêché de vivre... je ferme les yeux, je vois le petit Jacques d'avant, la tristesse m'envahit encore.



UNE JOURNÉE À L'ÉCOLE DE JOUR DE KAHNAWAKE

PAR KONWATSITSA:WI MELOCHE
TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR HÉLÈNE PANNETON

C'est vers 1966 que j'ai fait ma première année à la *Kateri Catholic Day School*, à Kahnawake.

J'étais dans la classe de *Sister Mary Mother of Jesus*, si je me souviens bien. Comme dans toutes les écoles, la plus grande partie de notre journée était strictement réglée.

Mais ce jour-là, dans le cours de catéchisme, je me rappelle les propos de la religieuse : nous reconnâtrons le saint nom de Jésus-Christ ; nous devrions déjà le connaître; nous devrions l'avoir entendu dans la bouche de nos parents, à la maison. Eh bien! Je suis restée abasourdie sur ma chaise, à regarder la professeure sans rien comprendre.

Mes parents formaient un couple malheureux, en colère. Le père de mon père avait fréquenté le *Mohawk Institute* à Brantford. Mon grand-père maternel était probablement allé à la même école. Mes oncles maternels ainsi que mon oncle paternel ont été placés à la *Spanish Indian Residential School*. Ma tante paternelle m'a raconté avoir vécu dans un pensionnat à La Tuque.

Maintenant, retour à mon témoignage... La vérité, c'est que je n'ai jamais entendu mes parents parler de Jésus-Christ de manière aimable. Ils ne m'ont d'ailleurs jamais montré d'images qui m'auraient permis de le connaître! La religieuse avait beau suggérer que j'aurais dû savoir, je ne savais absolument rien au sujet de cette personne.

Les seules fois que j'ai entendu prononcer son nom, c'est quand mon père et ma mère étaient en colère et qu'ils hurlaient après nous. Leurs enfants!

J'en ris aujourd'hui, car, pendant un moment, j'ai cru que je m'appelais *Jesus Christ* : mes parents étaient si mécontents de mes comportements puérils et de mes mauvais coups qu'ils ne cessaient de crier « *Jesus Christ* »! Ils s'en servaient pour exprimer, à mes sœurs et à moi-même, leur exaspération face à nos manières bêtes et vilaines!

L'IGNORANCE

PAR SOLEIL LAUNIÈRE

La plus grande partie de mon enfance et adolescence, je vivais dans l'ignorance.

Les pensionnats... Ce n'est pas un sujet qui était abordé. Ma famille n'en parlait pas. Les livres d'histoire des écoles que j'ai fréquentées étaient tout aussi ignorants. J'ai remarqué jeune que certaines de mes tantes reniaient qu'elles étaient autochtones. Je ne comprenais pas pourquoi. Je n'ai jamais ressenti cette hésitation de mon père, mais j'étais consciente de la peur identitaire. Quand j'en ai entendu parler pour la première fois, j'avais honte. J'ai grandi ignorante du génocide de mon peuple. J'ai demandé à mon père s'il avait été au pensionnat. Il m'a répondu qu'il y dînait et qu'ils leurs servaient du gruau sec à tous les jours... Je n'ai pas élaboré. Plus tard, au début de ma vingtaine, une tante m'a raconté : la séparation avec sa famille, le goût du savon noir, la coupe des cheveux, la perte de sa langue, la violence.

J'ai compris la peur, j'ai compris le mal, j'ai compris la colère.

Je ne suis plus ignorante. Mais l'ignorance est toujours bien présente.



Jacques Newashish est né en 1958 sur le territoire Atikamekw de la Haute-Mauricie, plus précisément sur le territoire près de Wemotaci. C'est alors au pensionnat qu'il commence à expérimenter le dessin. Il débute ses premières réalisations en illustrant des contes et légendes Atikamekw et s'ensuivent la peinture et les chants au tambour. Aujourd'hui, artiste multidisciplinaire (peintre, conteur, performeur, dessinateur, graveur, acteur, chanteur), il imprègne ses œuvres et sa présence d'une intelligence attentive aux êtres et au territoire. Tant par son art que par son implication communautaire auprès des siens (programme Cococac et services sociaux) et des organisations humanitaires et écologiques, ce créateur sensible et engagé demeure un homme libre et accorde sa respiration à celle de la terre. Il était de la distribution du long métrage *Avant les rues* de Chloé Leriche, sorti en 2016.



Radio-Canada en a fait un très beau portrait à l'automne 2017

Konwatsitsa:wi Meloche est maman et grand-maman. Elle est enseignante de métier et conférencière passionnée par choix ! Elle est née dans la réserve de Kahnawake et a grandi dans un « shack » avec sa mère, de qui elle croit avoir gardé de profondes connexions avec ses racines mohawks. Des îles d'Hawaï aux eaux glacées d'Alaska, elle voyage afin de partager l'histoire cachée des Autochtones d'Amérique du Nord. Elle détient un baccalauréat en études françaises et une maîtrise en éducation de l'Université Concordia. Vous pouvez la contacter via : www.vistaseminars.com

Originaire de Mashteuiatsh au Lac St-Jean, **Soleil Launière** est une artiste de performance corps-voix basée à Montréal, ayant un intérêt prononcé pour les chants du monde, le son, l'improvisation vocale et l'interprétation physique. Son expérience inclut plusieurs années de découvertes musicales et artistiques à travers différents pays et cultures, des études en conception sonore, le théâtre physique, le mouvement, ainsi que plusieurs expériences en art de la performance à travers festivals et événements. Le tout teinté de son propre héritage autochtone.